

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



I. *Les Méandres du temps* de Daniel Sernine

Michel Lord

Number 32, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1983). Review of [I. *Les Méandres du temps* de Daniel Sernine]. *Lettres québécoises*, (32), 31–32.



TRADITION ET NOUVEAUTÉ

I. Les Méandres du temps

de Daniel Sernine

On peut déjà parler, après seulement quelques années de publication, de «l'oeuvre» de Daniel Sernine. Dans les milieux de science-fiction, on le surnomme «le prolifique». Tout se passe comme si, cette année surtout, Daniel Sernine avait décidé de prendre les devants de la scène en publiant coup sur coup deux romans pour les jeunes et cet énorme roman de SF¹ destiné aux adultes. Il annonce même une oeuvre fantastique pour l'automne. Sernine écrit donc beaucoup. Il prend ainsi un des risques, inhérent au métier d'écrivain fécond, qu'il faut bien nommer l'inégalité.

UNE FORME TRADITIONNELLE

Est-ce pour se faire la main que Daniel Sernine a choisi de courtiser la tradition romanesque? *Les Méandres du temps* nous plonge dans un suspense de *space opera* dont les liens avec le roman de reconnaissance sont plus qu'évidents. On sait que ce genre fleurit au début de l'ère chrétienne (le roman grec) ainsi que pendant la période préromantique (le roman gothique). Que l'on songe aussi aux nombreuses histoires d'enfants perdus et retrouvés qui peuplent les annales littéraires universelles, y compris les nôtres. Les romans-feuilletons «Une de perdue, deux de trouvées» (1849-1851) de Pierre-Georges Boucher de Boucherville et «la Fille du brigand» (1844) d'Eugène L'Écuyer consistent essentiellement en



cela. À l'origine de ce type de récit, on retrouve souvent un héros à naissance problématique qui, après être passé à travers une série d'épreuves, finit par se découvrir une noble ascendance qui lui ouvre toutes les chances de bonheur. Nicolas Pérec, le jeune héros des *Méandres du temps*, ne fait pas exception à la règle. Il est orphelin mais croit savoir qui sont ses parents. D'aventure en aventure, d'imbricatio en imbricatio, la vérité s'établit lentement. À divers indices, le lecteur peut d'ailleurs deviner les faits d'avance. Le bâtard n'est pas, comme Hercule, de naissance divine mais pres-

que. Ce traitement mythique du héros sert à surdéterminer un mythe connexe, plus global et tout aussi ancien, soit le mythe cosmique de la croyance en la possibilité de communication avec des forces cachées au sein de l'univers.

DES POUVOIRS PSYCHIQUES

L'hypothèse fondamentale du roman repose sur l'idée qu'il est possible d'exercer les facultés métapsychiques latentes chez l'homme. C'est la pierre angulaire qui donne sa raison d'être à un grand nombre d'éléments constitutifs du récit. Nicolas, nanti de pouvoirs télépathiques et télékinésiques, est récupéré par une fondation scientifique qui étudie les phénomènes paranormaux. On pourrait dire que Nicolas perçoit comme dans «le Songe de Scipion»², la musique des sphères à cette différence près qu'une technologie savante est mise à profit dans le roman.

À l'autre extrémité de l'espace, sous les coupes de la planète Érymède, des anciens Terriens ont acquis une telle science qu'ils peuvent entrevoir l'avenir cataclysmique de la Terre. Un de ces Éryméens, Karilian, insiste pour venir vérifier sur place une de ses visions prémonitoires. Passé, présent et futur s'entremêlent pour former la trame de ces méandres temporels. Le but du récit consiste précisément à en démêler l'écheveau.

Il est, d'autre part, révélateur de constater que Sernine se sert d'éléments traditionnels pour créer ses effets de science-fiction. Sinon, qu'est-ce que les prémonitions et les nombreux pressentiments viennent faire dans ce décor spacio-temporel? Sernine se conforme à une règle d'ailleurs encore en usage. En soit, il n'y a pas de mal à cela. Il enrichit même le mytheme en permettant à ses héros de vivre l'événement avant qu'il n'arrive. Pour maintenir le suspense, il laisse heureusement les prémonitions dans un état d'imperfection. Autrement, qu'aurait-il eu besoin de continuer à raconter l'histoire? Soulignons également que Sernine sort des sentiers battus lorsqu'il invente une machine, le *Mindvoice* (sic), qui projette le héros «réellement» dans son rêve spatial.

Quant aux relations entre les personnages, elles sont de diverses natures. Il y a, certes, la relation filiale du père et du fils qui ignorent au début leur identité, malgré leur immense capacité télépathique, mais qui s'adorent, et la relation du faux père et du faux fils qui ne s'aiment guère. En ce qui regarde les relations amoureuses, elles se rangent au second plan. Nicolas aime sans grande passion une jeune fille et ce n'est pas la scène sentimentale du grand départ qui nous convainc du contraire. Le désir homosexuel fait également partie du décor psychologique du roman. Le thème demeure cependant à l'état d'esquisse. Nicolas ne sent que par télépathie les hommes le désirer. Karilian, quant à lui, a un amant sur une autre planète mais n'ose afficher sur Terre le même sentiment qu'il ressent pourtant à l'égard de Nicolas. Les relations amoureuses restent donc à l'intérieur de certaines bornes bien que l'on sente chez Sernine le goût de les enfreindre. Ce monde est surtout fait de sentiments retenus que les pouvoirs des héros sont impuissants à changer. Il y a un défaitisme latent dans cette oeuvre.

UNE UTOPIE PACIFISTE

Il est dommage que Sernine nous serve du réchauffé à l'occasion. On retrouve une des séquences les plus dramatiques des *Méandres du temps* dans un de ses romans pour adolescents. Le point de vue narratif est différent mais ce sont exactement les mêmes faits qui y sont présentés. Un vieux savant, qui brûle ses

microfiches pour les soustraire aux autorités militaires, apparaît tel quel dans *Organisation Argus*³. La même dichotomie entre les bons Éryméens et les vilains militaires terriens refait également surface dans les deux oeuvres. De plus, Sernine exploite le même thème dominant que dans cette oeuvre antérieure: comme la Terre risque d'être anéantie par les puissances nucléaires en conflit, une organisation d'anciens Terriens, vivants sur une planète qu'ils ont colonisée, se charge de veiller à ce que la paix soit maintenue sur Terre. Au centre du conflit, il y a toujours un bon jeune homme très intelligent que les Éryméens ont déjà sélectionné. Ces répétitions, pour fâcheuses qu'elles soient, montrent au moins clairement que l'oeuvre de Sernine est hantée par l'image de la paix. Nicolas pense qu'il faudrait «une autorité mondiale qui arbitrerait les conflits entre nations, empêcherait les guerres, interdirait les armes nucléaires, arrêterait les grands pollueurs» (p. 78). Les paroles de l'Éryméenne, qui explique à Nicolas l'utopie pacifiste d'Érymède et le convainc, lui l'heureux élu, de partir pour la planète lointaine, ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Paradoxalement toutefois, cette position pacifiste a quelque chose d'étriqué. Il faut déses-

pérer totalement des hommes pour imaginer un monde où une oligarchie aurait à intervenir à l'échelle de la planète. Dans un univers manichéen, comme l'est celui de Sernine, les meilleures solutions paraissent piégées. Pour sauver la Terre, il faut enlever le pouvoir de décision aux Terriens et pour le bien de l'humanité, seuls quelques êtres sont élus au ciel éryméen. Cette vision du monde serait à revoir.

Que dire finalement de ce roman? D'abord qu'il constitue un projet ambitieux. Tout porte à croire que Sernine ait voulu entreprendre, à la manière de Balzac, une «comédie cosmique». Avouons qu'il a su enrichir une forme romanesque traditionnelle. Toutefois, la narration se perd parfois en des détails saugrenus. Que nous sert-il de savoir qu'un sourire dure quinze secondes (p. 195) ou qu'un personnage sans importance bouge de telle ou telle façon? Les moindres détails de presque toutes les actions sont rendus avec une précision lassante. Sernine décrit également chaque personnage avec la minutie d'un feuilletoniste. Dans l'ensemble, sa pratique de l'écriture apparaît pointilleuse. À produire quatre romans par année, on échappe peut-être difficilement à certaines contingences.

II. Espaces imaginaires 1

(anthologie)

Réunir des nouvelles de science-fiction française et québécoise en un même espace textuel, voilà le but que se propose Jean-Marc Gouanvic, l'éditeur intellectuel de la première anthologie du genre dans le monde de l'édition francophone. Dans le prolongement immédiat de la revue *Imagine...*, *Espaces imaginaires*⁴ regroupe dix écrivains n'ayant pas nécessairement tous publié un texte dans la revue de monsieur Gouanvic. Le recueil permet donc de faire des découvertes et de retrouver des noms familiers. Même si *Lettres québécoises* ne s'attarde d'habitude qu'aux oeuvres québécoises, il serait injuste et impardonnable de ne parler que de la moitié du recueil. En toute courtoisie, je parlerai donc d'abord des textes français.

Dans «Automne», Jacques Boireau présente un bel exemple de récit dans le récit. Cette nouvelle met en scène un groupe de compagnons de combat réunis autour d'un conteur. Dans un monde bouleversé mais doté de trains, de journaux et d'appareils photos, donc un peu le nôtre, le conteur, narrateur de seconde instance, évoque une époque assez récente qui, à bien des égards, ressemble à celle de Charlemagne. Cette nouvelle pourrait constituer une sorte de petite épopée médiévale brouillée par la surimposition de différentes époques. Le conteur avoue, entre autre, avoir étudié la rhétorique et il fait des allusions non voilées aux personnages de Roncevaux. Lui-même lutte contre les Sarrasins mais, bizarrement, il connaît «la Bible par coeur, à l'endroit et à l'envers» (p. 33),